

ETHEL GROFFIER, *Réflexions sur l'université. Le devoir de vigilance*, Québec, PUL, 2014, 402 pages

Jean Carette

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carette, J. (2015). Compte rendu de [ETHEL GROFFIER, *Réflexions sur l'université. Le devoir de vigilance*, Québec, PUL, 2014, 402 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(2), 16–16.

ETHEL GROFFIER
RÉFLEXIONS SUR L'UNIVERSITÉ. LE DEVOIR DE VIGILANCE

Québec, PUL, 2014, 402 pages

Les rapports et les études n'ont pas manqué ces dernières années sur l'université, sa mission principale et ses mandats, son évolution et surtout ses défaillances. À quoi sert ou devrait servir l'institution de « haut savoir » ? À la recherche intensive de la vérité ? Au développement des compétences et de l'employabilité ? À « laver » les cerveaux au nom des idéologies du moment, dominantes ou plus nouvelles ? À former des esprits cultivés, critiques et ouverts ? À dire et promouvoir le bien commun, au risque d'affronter les pouvoirs qui la mandatent et la financent ? À procéder aux innovations scientifiques ou techniques réclamées par des entreprises privées soucieuses de profits et de rentabilité ?

À son tour, Ethel Groffier se pose et nous pose ces questions. Professeure de droit, elle a décidé de consacrer une part de son temps libre de retraite à une réflexion sur son alma mater et d'inviter ses collègues enseignants et chercheurs à la vigilance requise pour préserver une université indépendante face aux incursions exigeantes d'une économie capitaliste mondialisée qui réclame, entre autres revendications fortes, des savoirs productifs et « marchandisables ».

Ethel Groffier passe en revue de détail les diverses problématiques avec l'expérience d'une carrière dans le séraïl. L'institution universitaire a pris sans trop de précautions un virage entrepreneurial qui semble déformer les conditions d'exercice de sa mission. La formation et les recherches de haut niveau sont souvent limitées par leur encadrement budgétaire et gestionnaire. Les « humanités », qualifiées de sciences « molles » [sic], sont très largement menacées dans leur survie et leur rayonnement. Quant à la gratuité et à l'accessibilité, la récente offensive gouvernementale pour augmenter les droits de scolarité témoigne bien des menaces qui pèsent sur la démocratisation des savoirs et de la « culture générale », même si les luttes étudiantes ont réussi à reporter l'offensive. Le professorat, naguère encore perçu comme « le plus beau métier du monde », est de plus en plus encombré de tâches lourdes et hors mandat. Les nouvelles technologies d'information et de communication, qui ont fait irruption dans des salles de classe concrètes ou virtuelles, ne sont pas étrangères à cet alourdissement avec leur logique propre d'efficacité et sous la pression intempestive de gestionnaires plus préoccupés de rentabilité à court terme que de la mission même de l'institution qui les emploie. Le financement public ou privé des travaux de recherche en dit long sur les intentions des promo-

teurs et subventionneurs, dont les exigences sont de plus en plus dangereusement sélectives. La gouvernance globale ressemble souvent à une administration de biens au détriment de la qualité des services et du projet éducatif. Quant à l'éthique institutionnelle, Ethel Groffier décrit l'inquiétante absence d'équilibre entre les risques souvent courus et le respect du principe de précaution.

Je suis sorti de la lecture de ces « réflexions » assez bien documenté sur tous les principaux enjeux des changements traversés, opérés ou subis, par les universités et leurs tutelles respectives. Tout est là, et le dossier bien fait, en particulier pour le néophyte qui aborde ce sujet difficile. Ethel Groffier écrit avec l'aisance et la clarté que procure l'expérience et on ne s'ennuie pas, même si les thèmes abordés sont assez techniques. Le survol est bien fait, même si on a parfois l'impression d'une revue classique de littérature, rapport cumulatif sur des rapports d'experts qui en ont déjà dit long sur les passivités, les pesanteurs et la relative inefficience du système.

Ainsi décrite et critiquée de l'intérieur, l'institution universitaire risque de disposer de moins de leviers de changement, de moins de chances de trouver en elle-même et par elle-même les expertises et la réflexion nécessaires pour surmonter les multiples résistances de ses responsables et acteurs et pour concevoir et mettre en place les forts changements qui devraient s'imposer à elle. Ethel Groffier souligne à plusieurs reprises l'importance de sensibiliser l'opinion publique à l'importance des universités dans une société en pleine mutation ; je crains que ses analyses ne produisent parfois l'effet contraire, sous la pression des milieux politiques qui pourraient y trouver des arguments pour de nouvelles compressions ! Le risque va ainsi croissant pour l'université et ses acteurs majeurs, professeurs et chercheurs, de se voir imposer des mandats inadéquats et des priorités injustifiables par des décideurs externes peu ou moins enclins à mesurer et comprendre les exigences propres de l'institution.

À la fin de son livre, Ethel Groffier en appelle à l'optimisme d'Edgar Morin : « Des forces dispersées sont en mouvement, qui ne sont pas encore reliées. Pour le moment on ne voit rien venir, mais tous les grands débuts demeurent invisibles. » Je souhaite et espère un nouveau livre de l'auteure qui nous éclaire sur ces perspectives, mieux repérées et construites.

Jean Carette

Professeur retraité de l'UQAM



NORMAND BAILLARGEON
UNE HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE LA PÉDAGOGIE. 1- DE PLATON À JOHN DEWEY
 Montréal, Poètes de brousse, Collection Essai libre, 2014, 224 pages

On sait l'intérêt de l'auteur pour la pédagogie, au sujet de laquelle il a déjà pris la plume. On sait aussi ses propres qualités de pédagogue, qu'illustrent la clarté, la vivacité et la concision rigoureuse de ses propos. On retrouve avec plaisir ces qualités dans ce nouvel ouvrage.

En introduction, Baillargeon présente clairement son propos : on ne lira pas ici une énième histoire de la pédagogie, mais plutôt une synthèse de l'histoire de l'idée d'éducation. Cette idée rassemble les théories de l'éducation – des pédagogies, pour reprendre le terme même de Baillargeon – qui ont été développées en Occident au cours des âges. Il s'ensuit que cette histoire est, en un premier sens, philosophique. En un second sens également, puisque Baillargeon se propose de montrer que le concept d'éducation est toujours développé à partir de principes philosophiques qu'il qualifie de « positions fondationnelles ». On peut de là estimer le caractère polémique de cette histoire, mais encore mieux en comprendre et évaluer les différentes propositions. Ainsi devient-il possible de clarifier les enjeux d'aujourd'hui. Car c'est bien là l'objectif ultime de l'ouvrage.

C'est la juste conviction de l'auteur que toute pédagogie est avant tout une vision ou une théorie de l'éducation reposant sur des positions normatives, à la fois épistémologiques, anthropologiques et sociopolitiques. Trois grands noms s'imposent, comme autant de tournants de l'histoire de la pédagogie occidentale : Platon, Rousseau et Dewey. Chacun de ces auteurs développe une « position fondationnelle » en éducation et instaure une tradition qui en recueillera les variantes. L'étude de ces grands foyers et des variantes qu'ils ont engendrées adopte la périodisation classique.

Le premier chapitre rappelle l'idéal grec de la *paideia* qu'a si bien mis en lumière l'ouvrage classique de Werner Jaeger. Centré sur la figure pivot

de Platon, il résume la conception grecque de l'éducation depuis Homère jusqu'à l'âge hellénistique. Il y est fait mention d'un auteur moins connu, Isocrate, ce qui est l'occasion de rappeler l'importance de la rhétorique dans l'éducation antique. Le second chapitre reprend quelques aspects classiques de l'apport médiéval. Le troisième chapitre, outre le résumé des grandes lignes culturelles de l'époque et le rappel de grandes figures comme celles de Montaigne et de Rabelais, présente l'éminente figure de Comenius (1592-1670), l'un des grands noms de l'histoire de la pédagogie. Le chapitre consacré aux Lumières fait bien entendu large place à Rousseau, sans oublier les Kant et Condorcet parmi tant d'autres figures importantes de l'époque. Le lecteur trouvera ainsi, dans les quatre premières parties, un abrégé d'histoire intellectuelle de l'Occident. La cinquième partie, qui couvre le XIX^e siècle, tout en poursuivant la présentation des grands courants de pensée et des grandes figures intellectuelles, aborde des auteurs dont le nom est directement lié au développement des sciences de l'éducation. Les philosophes côtoient désormais les pionniers de cette discipline nouvelle. À travers l'analyse des apports du positivisme, de l'utilitarisme, du marxisme, du libéralisme ou encore du libertarisme, Baillargeon rappelle la figure oubliée de Herbart, disciple de Kant et n'oublie pas la conception humboldtienne, fameuse, de l'université. L'imposante figure de Nietzsche clôt ce chapitre. L'épilogue présente les vues révolutionnaires de John Dewey et ouvre ainsi sur la période contemporaine dont il sera question dans le second tome.

L'ouvrage est à recommander. Il pose les jalons essentiels d'une réflexion approfondie sur l'éducation. Il faut souligner la qualité du travail de l'éditeur qui nous offre un ouvrage à l'abord très avenant. On attend la suite avec impatience.

Louis Perron

Vice-doyen, Université St-Paul

